

# Introduction

## Un nouveau Discours de la méthode

---

Comte n'est pas positiviste au sens couramment utilisé de ce mot, sens philosophiquement vague et souvent dépréciatif d'ailleurs. C'est bien lui, certes, qui définit l'état *positif* comme celui où l'esprit humain renonce à l'absolu dans le domaine de la connaissance, et doit admettre que celle-ci est d'abord l'ensemble des lois établies par les différentes sciences exactes dans leur exercice effectif. Les spéculations sur la fin dernière des choses, l'origine et la destination de l'univers ou même la méthode générale dans le domaine philosophique ou scientifique sont obsolètes. Comte invente le néologisme « positivisme<sup>1</sup> » comme il inventera le mot « sociologie ». Il souhaite que sa philosophie ne soit pas désignée sous le terme de comtiste. C'est la généralité de la philosophie moderne émergeant des sciences et de l'industrie qu'il veut exprimer.

Positif s'oppose d'abord, dans sa doctrine, à théologique et à négatif (la critique métaphysique). D'après Comte l'humanité passe successivement et nécessairement par trois états (théologique, métaphysique, positif). La philosophie positive n'est pourtant pas un scientisme, c'est essentiellement on le verra un relativisme : « *positif* deviendra partout inséparable de *relatif*, comme il est aujourd'hui d'*organique*, de *précis*, de *certain*, d'*utile* et de *réel*<sup>2</sup> ». Ce relativisme est, essentiellement un

- 
1. Le terme *positif* était utilisé sous cette acception avant lui, par exemple par d'Alembert et Saint-Simon (*Mémoire sur la science de l'homme* : « la philosophie qui sera enseignée dans les écoles sera positive »).
  2. *SPP*, I, p. 58. Pour les conventions de citations voir bibliographie en fin de volume.

historicisme, le système comtien comme celui de Hegel étant d'abord une philosophie de l'histoire.

Malgré son nom, le néopositivisme du Cercle de Vienne ne constituera qu'une branche en quelque sorte latérale du positivisme tel que l'invente Comte. L'école sociologique de Durkheim<sup>1</sup>, le conventionnalisme de Poincaré ou la philosophie des sciences de Bachelard, ont plus à voir avec lui, malgré leurs importantes divergences. Le relativisme au sens du post-positivisme<sup>2</sup> est absent on le verra de l'œuvre de Comte mais la passion sclérosante pour l'ordre et l'unité qu'on lui attribue souvent, également. Comte n'appartient pas seulement à l'histoire de la philosophie (quoique son œuvre en constitue un chapitre important), c'est aussi « un penseur pour notre temps<sup>3</sup> ». Tout récemment, un petit nombre de travaux<sup>4</sup> se sont d'ailleurs proposés de réinstaller la philosophie des sciences de Comte dans un espace d'interrogation qui permet de poser la question de son actualité philosophique et théorique. « *Comte For Tomorrow!* », s'écrie Robert Scharff<sup>5</sup> qui voit dans l'audace épistémologique des propositions comtiennes une planche de salut susceptible d'aider à fonder une théorie de la connaissance qu'il nomme « post-positiviste » (adjectif qui signifie le dépassement de la définition anglo-saxonne du positivisme et de sa version américaine tout particulièrement) et fait de son fondateur l'instrument de la critique de ce positivisme même.

- 
1. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, *La valeur de la science*, Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Carnap, « La conception scientifique du monde », publié in *Manifeste du Cercle de Vienne*, Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*.
  2. Hilary Putnam définit le relativisme ainsi : « il n'existe pas de perspective qui soit mieux justifiée ou plus juste que n'importe quelle autre » (*Reason, Truth and History*, Cambridge, 1981, p. 119).
  3. Jacques Muglioni, *Auguste Comte, un penseur pour notre temps*, Kimé, 1995.
  4. Robert Scharff (1995), Juliette Grange (1996), Andrew Werwick (2001).
  5. *Comte after positivism*, Cambridge (Mass.) Univ. Press, 1995. Scharff, dans d'autres travaux, insiste au contraire sur l'unité et l'aspect systématique de l'œuvre, sur sa puissance théorique qui l'amèneraient à prendre place dans les galeries des très grandes philosophies, aux côtés de Descartes, Hegel, Aristote.

Le questionnement sur la nature des découvertes scientifiques, sur les moyens conceptuels de l'objectivité, sur les modes d'organisations sociales politiques dont la collectivité des savants pourrait être le vecteur ou le modèle, amène Comte à reformuler les idéaux des Lumières. Écartant la tentation « théologique » de l'éloge moderne des sciences (les savants-prêtres de F. Bacon dans la *Nouvelle Atlantide*, l'optimisme scientiste de Condorcet), la question du lien entre progrès des sciences et progrès moral et social est posée. Le rêve d'une humanité délivrée des peurs et de la sujétion des obscurantismes s'assortit de la conscience de la nature religieuse de la vie des sociétés. L'espérance dans la vérité scientifique et la mise en œuvre politique de sa rigueur s'accomplit dans une morale et une philosophie prudentielle, quoique délibérément optimiste.

Le point de vue du fondateur du positivisme peut être dit, on le verra, globalement universel et modérément relativiste. Ce point de vue sépare radicalement le positivisme comtien du pragmatisme. Les vérités objectives ou scientifiques ne doivent pas en effet, d'après Comte, être recherchées et obtenues en vue de leurs applications techniques, morales ou politiques, qu'il s'agisse de l'action individuelle ou collective. Elles ne sont pas des habitudes de l'action, même si elles ne mettent pas directement au jour la nature intrinsèque des objets qu'elles cherchent à atteindre. C'est pourtant bien la pratique qui préoccupe Comte d'un bout à l'autre de son œuvre. Pratique morale ou sociale dont le rapport à la théorie (c'est-à-dire à la réflexion philosophique élaborée à partir des sciences) est complexe et spécifique.

La question des rapports de la théorie et de la pratique, celle du rôle social et politique des sciences humaines recouvre celle-ci : *dans quelle mesure les décisions concernant l'usage de la science peuvent-elles être scientifiques ?* Si elles ne le sont pas, comment seront-elles légitimées ? On voit bien que l'interrogation a une dimension d'abord épistémologique (à quelle condition peut-on traiter scientifiquement de la régulation des groupes humains, l'épistémologie des sciences exactes ou naturelles peut-elle nous permettre de trancher en ce qui

concerne les formes à donner à la vie collective ?). Mais le problème a aussi une dimension plus largement philosophique. Si la question de la valeur de la science ne peut être scientifiquement résolue, si la science n'a pas de fondement absolu, si elle ne peut se fonder elle-même et si, en même temps, la certitude des différentes lois scientifiques ne fait pas de doute, quelle sera la philosophie (des sciences et de la politique) qui saura théoriser cette forme particulière de relativisme ?

La puissance d'interrogation et l'ambition théorique de l'œuvre de Comte ont été perçues de manière inégale. Certes, l'œuvre de l'obscur répétiteur de mathématiques, mis au ban de toutes les institutions et qu'on eut pu craindre voir mourir de faim ou de désespoir eut une notoriété finalement assez forte, mais ses interprètes furent souvent infidèles et sa légende supplante la lecture attentive dans bien des cas. Un des principaux malentendus concernant cette œuvre tient à la lecture qu'a faite Stuart Mill de la théorie de la connaissance comtiste. Mill, d'abord épris de la philosophie positive, a transmis au second positivisme et à l'essentiel de la pensée anglo-saxonne une assez grossière réinterprétation philosophique de l'œuvre de Comte. Certes, le fondateur de l'utilitarisme présente à Comte des objections recevables concernant principalement la question des femmes et souligne à juste titre certaines dérives et fantaisies des dernières œuvres, mais ces objections sont le Cheval de Troie d'une méconnaissance de l'épistémologie comtiste. Mill défend ainsi indirectement, d'une manière intellectuellement déshonnête et contournée, sa propre théorie de l'induction et sa conception de la logique. Son analyse sera malheureusement largement transmise à la philosophie anglo-saxonne des sciences au XX<sup>e</sup> siècle qui, sauf exception, méconnaît et méprise le philosophe français.

Malgré la légende, Comte n'est donc pas scientiste. Quoiqu'il considère que la philosophie doit désormais se constituer autour des sciences, quoiqu'il soit mathématicien de formation, il reste d'abord le « spécialiste des généralités » (c'est d'après lui la définition du philosophe). Le critère du scientifique et du non-scientifique, du positif du

non-positif, ce qu'on appellera le critère de démarcation (entre science et non science) existe nettement pour lui (et tient essentiellement à la capacité de prédiction exclusivement propre aux sciences), mais ne tient pas, dans sa doctrine, à la définition logique ou empirique de ce qu'est un énoncé doué de sens<sup>1</sup>. Comte récuse toute construction logique du monde, tout « système conceptuel exact » commun aux différentes sciences : ceux-ci ne sont, à ses yeux, qu'un avatar d'une caractéristique universelle (Leibniz) d'un idéal d'unité de la science propre à l'âge classique, organisé autour d'une conception de la mathématique et de la raison dont le génie de Descartes est l'illustration, mais auquel les sciences du XIX<sup>e</sup> siècle ne sont pas rattachables. La dimension formelle qui permettrait à la fois de saisir le monde dans la perception et dans la science à partir de formes simples et fondamentales de logique manque chez Comte, parce que le socle commun n'existe pas, de fait, dans les sciences effectivement pratiquées à son époque et plus encore à la nôtre.

Comte récuse aussi l'intériorité donneuse de sens d'un sujet individuel, la conscience. Ce faisant il ouvre la voie à toute l'école française d'épistémologie « Il n'y a pas de conscience génératrice de ses produits, ou simplement immanente à eux, mais elle est à chaque fois dans l'immédiat de l'idée, perdue en elle et se perdant avec elle, et ne se liant avec d'autres consciences [...] que par les liens intérieurs des idées auxquelles celles-ci appartiennent. [...] Ce n'est pas une philosophie de la conscience mais une philosophie du concept qui

---

1. « Hence it is crucial to avoid thinking that Comte's "principle of prevision" was designed to distinguish between meaningless and meaningful statements, for there are many statements of fact (eg. "This page is white", or "this sample is sulphur") which, though meaningful are not scientific (i.e. predictive) in the full sense of word ». Larry Laudan, « Toward a reassessment of Comte's "Methode positive" » in *Science and Hypothesis*, 1981, p. 142.

peut donner une doctrine de la science. La nécessité génératrice n'est pas celle d'une activité mais d'une dialectique<sup>1</sup> ».

L'idée de proposer un unique critère de scientificité garant d'une unité de la science, cette ambition caractéristique du positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle eut donc paru « anti-positiviste » (si l'on peut nous permettre cette expression) à Comte qui voit dans ce type de tentative (qu'il rejette donc) la marque (c'est un comble !) d'esprit théologique ou métaphysique. Tous les savants qui feraient de la scientificité un dogme, une croyance absolue sont en effet exclus du positivisme au sens strict et cette « tentation » doit d'ailleurs, d'après Comte, leur être épargnée par la réflexion des philosophes (et le poids de l'opinion publique chargée de questionner ou discuter toute vérité qui se présenterait comme absolue).

Il y a bien pourtant une philosophie générale et une théorie de la connaissance comtienne : « les sciences particulières sont les éléments de la science générale, c'est-à-dire de la philosophie<sup>2</sup> ». Il y a une logique ou méthodologie générale des sciences. L'énoncé de principes épistémologiques communs sont visés<sup>3</sup>, mais ils ne peuvent être atteints que, en quelque sorte, rapportés à l'homme (à la relativité humaine de la connaissance, à la progression historique qui fait s'enchaîner ou se succéder les découvertes). Le relativisme historiciste comtien tel qu'il se donne dans l'ensemble de sa philosophie établit donc une tension entre, d'une part, la tradition philosophique qui suppose l'absolu, l'unité méthodologique de la connaissance et, d'autre part, l'existence effective de la dispersion méthodologique des sciences du XIX<sup>e</sup> siècle (cette dispersion est d'ailleurs encore plus grande aujourd'hui). La spécificité de l'épistémologie positive sera donc bien de revendiquer à nouveau frais l'ambition de systématisme de la philosophie en même temps que de tenter (de manière limitée, il est

- 
1. Jean Cavailles, *Sur la logique et la théorie de la science*, PUF, 1947, in *fine*, à propos de l'École française d'épistémologie.
  2. Saint-Simon, *Mémoire sur la science de l'homme*.
  3. Cf. les dernières Leçons du *Cours de philosophie positive*.

vrai) de prendre en considération la diversité des pratiques et des modalités d'établissement de la vérité (de l'astronomie aux sciences humaines, de la biologie à la physique). « *Comte was perhaps the last thinker to grasp the problem of philosophy and the general theory of knowledge in its universal extent*<sup>1</sup> ».

Le propos de Comte est donc moins d'épistémologie (au sens du XX<sup>e</sup> siècle) que de théorie de la connaissance (la connaissance scientifique étant bien entendu au cœur de la réflexion). À l'écart du pathos de l'absolu, il s'agit bien de dépasser la philosophie classique mais ceci sans abandonner son ambition gnoséologique. Pour la dernière fois peut-être, un philosophe tente de penser les sciences particulières dans leur dimension réellement opératoire et scientifique, tout en maintenant la forme de questionnement général propre à la philosophie. Ce faisant, la philosophie comtienne de la connaissance a pour ambition de concilier l'idéalisme et l'empirisme, le monisme et le pluralisme : « *Comte was a monist ; on the other hand he was emphatically a pluralist in his doctrine of methode*<sup>2</sup> », et rejette également et ensemble le sensualisme et le spiritualisme. S'il récuse la possibilité d'un *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, ou d'un *Discours de la Méthode*, il n'écrirait pas non plus *Contre la méthode*<sup>3</sup>. Comte veut prolonger Descartes, le positivisme doit accomplir le cartésianisme.

Il tente ainsi l'impossible : établir philosophiquement une méthode a posteriori qui soit l'expression générale de la relativité des méthodes particulières aux différentes sciences.

- 
1. Ernst Cassirer, *The Problem of Knowledge*, Yale University Press 1950, p. 16. « Sans doute Comte fut-il le dernier penseur à avoir conçu le problème de la philosophie et celui de la théorie générale de la connaissance dans sa dimension universelle. Chez lui, on ne peut trouver d'opposition entre l'esprit "positif" et l'esprit "systématique", entre le "factuel" et le "rationnel". Les deux se conditionnent mutuellement et s'appellent l'un l'autre. Tout factuel n'acquiert sa valeur, en tant que connaissance, qu'en devenant moment et élément d'un ordre rationnel. »
  2. *Id.*, p. 245.
  3. Paul Feyerabend, *Contre le méthode*, trad. fr., Seuil, 1979.

De même que la théologie fut féconde pour l'histoire humaine de la connaissance, la métaphysique a constitué un pas décisif pour l'entrée dans la modernité. Cependant, il ne s'agit, de fait, que d'une théologie moins rigoureuse que la scolastique, une sorte d'adolescence de la pensée (polémique et contestataire<sup>1</sup>), son rôle étant transitoire même si c'est à partir d'elle qu'il faut, d'après Comte bâtir une philosophie positive.

Entre la *res cogitans* (qui n'est plus le seul sujet individuel) et la *res externa*, s'opère une série de mixtes, divers selon les sciences et variant avec leurs progrès. Conciliant empirisme et idéalisme, réel et rationnel, point de vue du sujet et point de vue de l'objet, la théorie de la connaissance du positivisme comtien nous enjoint d'éviter la conception de catégories de la connaissance comme formes fixes ayant une sorte d'activité « informante » et qui organiseraient les perceptions conçues comme une matière. S'il y a bien des formes *a priori* dans toute formulation d'hypothèse, on ne peut en faire le tableau. « Non compatibles » et de plus variant dans l'histoire, elles ne sont pas réductibles à celles qui sont à la base de la physique newtonienne.

Lié à l'état de chaque science à un moment historique donné, tout concept a donc un sens relatif aux circonstances de son usage. La philosophie positive, en conséquence, sera le lieu d'une unité paradoxale où, *a posteriori*, les *limites* de l'emploi de telle ou telle méthode seront explorées épistémologiquement autant qu'historiquement. D'où le « remplacement » de la métaphysique par une histoire philosophique des sciences, histoire qui fondera la connaissance de l'homme, la science de l'homme, la sociologie au sens comtien. C'est l'anthropologie philosophique ainsi comprise qui unifie les points de vue, les méthodes et les concepts propres aux différentes sciences.

---

1. *Discours* in Comte, *Philosophie des sciences*, édition Tel Gallimard, 1996, p. 134-136. Par l'abréviation *Discours* on indique le *Discours sur l'esprit positif*.